

Vološinov entre la psycholinguistique et la «sciences des idéologies»

Sergueï TCHOUGOUNNIKOV
Université de Bourgogne, Dijon

Résumé : Il est question de la généalogie conceptuelle de l'«idéologie» et de la «psychologie sociale» chez Vološinov afin de recontextualiser sa pensée et de la réintroduire dans la réflexion occidentale sur la sémiologie des phénomènes idéologiques. Cet arrière-plan de la tradition sémio-idéologique (Condillac, Tracy) permet d'explicitier certains enjeux et moteurs de la conception de Vološinov et du programme du Cercle de Bakhtine. On y retrouve tous les éléments qui fondent la conception de l'«idéologie» chez Vološinov et qui permettent de la considérer comme relevant de la tradition sensualiste pré-marxiste. L'analyse comparée de la sociologie morphologique de G. Simmel et de la linguistique sociologique de Vološinov permet de définir leurs objets comme «formalisme organique», qui se situent dans la continuation de la tradition morphologique allemande. Cette analyse généalogique aboutit aux conclusions suivantes : 1) l'idéologème ou le «signe idéologique» de Vološinov sont des modifications conceptuelles de la notion «romantique» de «forme interne» ; 2) le «signe idéologique» est défini comme résultat du mélange d'une «perception» et d'une «idée». Cette optique, qui implique le caractère «idéologique» de la perception, rattache la conception de Vološinov à la tradition psycho-sémiotique inaugurée par Condillac ; 3) Les «accents sociaux», les «évaluations sociales» étant liés à la genèse des notions, la dimension sémantique des langues naturelles est pénétrée par la composante idéologique ; 4) la conception du «signe idéologique» est dialogique : elle permet de définir le dialogue en tant que «forme naturelle», «primitive» ou «organique» du langage. Vološinov fait sien le modèle de la communication d'origine romantique fondé sur la réalisation d'une «forme interne».

Mots-clés : Vološinov ; Cercle de Bakhtine ; Simmel ; idéologème ; forme interne ; signe idéologique ; valeur ; accent social ; dialogisme ; formalisme ; psychologie sociale.

Le problème essentiel des réflexions de Vološinov sur le langage consiste à répondre à la question suivante : les phénomènes idéologiques sont-ils inhérents au langage, ou, au contraire, ne sont-ils qu'un effet particulier de «construction»¹. Il s'agit d'une même dichotomie qui oppose l'école d'A. Potebnja et les formalistes sur la question de la «poéticité» : est-ce une propriété intrinsèque de la langue ou est-ce un effet constructif, dérivé d'une «visée» particulière ? La conception de Vološinov étant fondée sur deux notions : celle d'«idéologie» et celle de «psychologie sociale», il convient de commencer par analyser leurs portées. On s'intéressera à la généalogie conceptuelle de l'«idéologie» et de la «psychologie sociale» chez Vološinov afin de recontextualiser sa pensée, de la réintroduire dans la réflexion occidentale sur la sémiologie des phénomènes idéologiques. En effet, cet arrière-plan de la tradition sémio-idéologique permet d'explicitier certains enjeux et moteurs de la conception de Vološinov et de conduire par conséquent à une meilleure compréhension du programme du Cercle de Bakhtine dont cette conception fait partie.

LA GENEALOGIE DE LA «PSYCHOLOGIE SOCIALE»

Quand Vološinov aborde l'idéologie pour établir les lois de son développement dans la conscience, il suit une démarche déjà traditionnelle. En effet, tous les fondateurs du marxisme ont essayé de présenter le mécanisme de la genèse de l'idéologie et de définir ses relations avec la conscience (K. Marx, A. Labriola, G. Plexanov, V. Lénine, N. Buxarin). Selon G. Tihanov, la compréhension de l'idéologie par les marxistes russes oscille entre deux pôles : tantôt elle est un produit secondaire, simple «reflet» des infrastructures ; tantôt c'est une force productive capable d'influencer l'infrastructure (Tihanov, 2002, p. 325).

Les idéologies étant tributaires de la «mentalité du peuple» ou de la «psychologie de l'époque» (G. Plexanov), le projet de la «psychologie sociale» semble liée à la «psychologie des peuples», *Völkerpsychologie*, fondée sur l'idée du psychologisme universel «supra-individuel» et de la nature collective de la conscience. Ses principes ont été élaborés par H. Steinthal, M. Lazarus et W. Wundt entre 1850 et 1920 (cf. Wundt, 1900).

Pour N. Buxarin, la «psychologie sociale» est une solution chimique à partir de laquelle se cristallise l'idéologie. L'idéologie systématise la «psychologie sociale». De l'autre côté, l'idéologie est rigide et statique, elle est à cet égard dépendante de la «psychologie sociale», plus mobile et sensible aux changements (*Le matérialisme historique*, 1921) (Tihanov, 2002, p. 325-326.). G. Tihanov voit dans l'instabilité des relations entre

¹ Ce terme est compris au sens du formalisme russe, à savoir comme «forme» par opposition au «matériau» ou encore comme système ou corrélation fonctionnelle où les éléments tirent leurs significations des fonctions qu'ils remplissent dans l'ensemble de l'œuvre.

l'idéologie et la «psychologie sociale» le même mécanisme qu'on trouve dans la «philosophie de la vie» de Georg Simmel (1858-1918), où les forces de la croissance organique sont en conflit permanent avec celles de solidification et de consolidation (*ib.*, s. 326). En effet, Vološinov se réfère à Simmel quand il parle de «l'idéologie quotidienne» (*zjiznennaja ideologija*, littéralement la psychologie de tous les jours, la psychologie de la vie). Ainsi, le terme de *žiznennaja ideologija*, (*žizn'* = vie), laisse percevoir l'influence de *Lebensphilosophie*, «philosophie de la vie» de G. Simmel sur la conception de Vološinov posant l'unité de l'idéologie et de la «psychologie sociale».

Les ouvrages essentiels de G. Simmel, professeur à l'Université de Berlin (1901-1914) et de Strasbourg (depuis 1914) ont été traduits et publiés en Russie entre 1898 et 1928². Selon lui, les conflits vécus par l'individu s'enracinent dans le mécanisme de la «vie». La «vie» se réalise par les limitations qu'elle se donne elle-même en créant les formes. La forme et la limite supérieure, c'est la mort que la vie porte en elle-même. En dépassant ses propres limitations, la «vie» crée la «vie plus intense» et la «plus-que-la-vie» (*Mehr-Leben* et *Mehr-als-Leben*). Ce sont des formations relativement stables. Créés par la «vie», elles s'opposent à sa nature coulante et changeante. *Mehr-Leben* et *Mehr-als-Leben* sont des formes de la culture : ainsi, la «philosophie de la vie» se transforme chez Simmel en «philosophie de la culture».

La «vie» de la culture passe par l'engendrement de nouvelles formes culturelles. En vieillissant, ces formes pétrifiées deviennent un frein pour le développement de la vie. Éliminées, elles sont remplacées par de nouvelles formes condamnées à vivre le même destin. La tragédie de la culture réside dans la fatalité de ces conflits du devenir. La culture moderne est cette lutte de la vie contre le principe de la forme. La «vie» ou le «devenir» du langage pour Vološinov s'accomplit dans le «milieu idéologique», où apparaissent les «formes langagières organiques». Vološinov définit l'«idéologie quotidienne» comme ensemble de l'expérience de la vie et de ses expressions langagières. Ce terme correspond à ce que la littérature marxiste appelle «la psychologie sociale» (Plexanov)³.

L'«idéologie quotidienne» (équivalente à la «psychologie sociale») est chez Vološinov une source des «significations idéologiques». Par la suite, ces dernières se trouvent transformées en produits idéologiques au sens propre. Cette «idéologie quotidienne» constitue le milieu naturel où s'accomplissent les actes (*postupki*) et se développent les «idéologèmes». Extraits de ce milieu, ils deviennent des «monuments morts» des idéologies révolues. L'idéologie dominante, soutenue par les formes de la «parole externe», forme une «conscience officielle». Cette dernière peut éventuel-

² *Problèmes de la philosophie de l'histoire*, Moskva, 1898 ; *La religion*, M., 1909 ; *La différenciation sociale*, M., 1909 ; *Le conflit de la culture moderne*, Ptg, 1923 ; *Goethe*, M., 1928.

³ Cité dans : Tihanov, 2002, p. 327.

lement entrer en conflit avec la «conscience non-officielle», c'est-à-dire avec la «parole interne» de l'individu.

Le langage est posé par Vološinov comme un élément de la superstructure, il semble suivre à cet égard le point de vue de Marr⁴. Vološinov fait dériver le langage de l'interaction sociale. Le langage est né dans l'espace interdiscursif, son élément naturel. Cet espace correspond à l'extériorisation de la conscience sociale. Le langage dans ses formes sociale de réalisation (dialogiques, interactives, etc.) est l'«idéologie quotidienne» ou la «psychologie sociale» effective. Selon G. Tihanov, les développements de Vološinov mènent à la conclusion que le langage pour lui n'est pas en réalité une superstructure. La raison en est qu'il participe aux idéologies sans en faire partie. C'est dans ce sens qu'il est «neutre» à l'égard de toute fonction idéologique. Le Mot (*slovo*) ne fait qu'accompagner toute «création idéologique» (Tihanov, 2002, p. 327-329). Pourtant, ce support langagier est actif, car toute «activité idéologique» est non seulement accomplie mais aussi commentée ou «évaluée socialement» par lui.

LA NATURE DU SIGNE IDEOLOGIQUE

Le signe idéologique chez Vološinov est tributaire du substrat matériel qui conditionne tout phénomène idéologique. Il est un effet sensoriel ou perceptif plutôt qu'intellectuel. C'est dans sa qualité d'objet sensoriel ou perceptif qu'il s'oppose au «mot neutre», dit encore signe «externe», «non-idéologique», objet de la linguistique formelle. Le «signe idéologique» apparaît alors comme un équivalent de l'effigie (*Abbild*) de la linguistique de Humboldt. Il s'agit d'une extraction par l'«opération de l'esprit» d'une configuration déterminée des éléments sensoriels constitutifs de la perception d'un objet donné.

Pour Vološinov, la matérialité du phénomène implique sa portée idéologique et vice versa. En outre, le fonctionnement idéologique est lié aux éléments matériels ou sensoriels dans le langage : intonation, modulation de la voix, choix et disposition des mots, gestes. Traditionnellement, ces éléments sont définis comme résidus ou vestiges du langage gestuel primitif (Condillac). Enraciné dans la sensation ou perception, dans les constituants sensoriels du psychisme, le «signe idéologique» s'approcherait alors du «langage gestuel» ou du «langage d'action» (Condillac). Ce langage originaire se constitue comme une liaison systématique de certains ensembles perceptifs avec des mouvements corporels précis.

Cela permet de supposer la nature essentiellement sensorielle ou perceptive de la «langue de classe» dans l'école marriste. L'«effet de classe» dans la langue relèverait alors de la dimension archaïque du «langage d'action». Cette émergence de la dimension sensorielle ou perceptive

⁴ Cf. surtout Vološinov, 1930, p. 48-66.

expliquerait la dimension «transgénétique», celle «de classe», distincte de la compréhension purement intellectuelle, fondée sur les signes abstraits.

DE LA «FORME INTERNE» A LA «LANGUE DE CLASSE»

Le mécanisme de croissance idéologique de la conscience présenté par Vološinov n'est pas clair. En effet, la parole externe est intégralement conditionnée par la parole interne et cette dernière est une restitution exacte des signes externes émis par le milieu. On ne comprend plus comment la conscience peut accéder à une «croissance idéologique» par le retour différés des signes. Le modèle de Humboldt permet de comprendre ce processus de croissance idéologique de la conscience. Humboldt cherche à examiner le «cycle complet» qui va de la naissance de la langue dans l'esprit jusqu'à son retour et sa réaction sur l'esprit émetteur. Lors de la perception d'un objet externe, la «liaison synthétique» de «l'activité des sens» et de l'«action interne de l'esprit» engendre la représentation. Cette dernière se trouve investie dans l'objet en faisant ainsi retour à son point d'origine. Ainsi, cette formation de l'objet dans la pensée participe à sa perception effective. Cette «activité subjective» (*subjective Thätigkeit*) de l'esprit dite aussi «liaison synthétique» (*[synthetische] Verbindung*) conditionne la perception renouvelée de l'objet⁵.

Comme chez Humboldt, l'acquisition et l'utilisation du langage est pour Vološinov un processus productif. Ce dernier implique l'objectivation ou l'extériorisation des représentations. Ce processus aboutit à l'engendrement des produits discursifs externes (énoncés). Etant extériorisé, ces produits discursifs acquièrent de nouvelles formes d'existence. Ils deviennent des «objets idéologiques», des «idées pour la conscience».

La visibilité du «Mot», cet effet de son extériorisation, conditionne chez Vološinov l'apparition des idéologèmes. En se matérialisant, le «Mot» se transforme en un objet idéologique, objectif et perceptible. Toute mise en discours est idéologique dans la mesure où c'est une mise en forme. L'idéologie apparaît comme dépendante des sensations, son émergence passe par la faculté de sensibilité. L'idéologie infiltre le sujet par les organes de sens. Les récepteurs mêmes constituent des instruments de la propagation idéologique. Le produit discursif extériorisé qui réfracte la réalité externe devient de nouveau un objet de réfraction pour le locuteur. Le locuteur établit nécessairement une relation entre son «énoncé» et ses propres présuppositions de départ. C'est ainsi qu'on voit se créer une rupture

⁵ Humboldt écrit : «L'activité subjective forme dans la pensée un objet. Car aucune forme de représentation ne peut être considérée comme la contemplation passive d'un objet déjà existant. L'activité des sens doit s'associer de manière synthétique à l'activité interne de l'Esprit. La représentation se détache de cette association, elle devient l'objet de la force subjective de l'Esprit et revient à celui-ci comme cet objet perçu sous une forme nouvelle. La représentation est donc transférée dans cette véritable objectivité sans pour autant être arrachée à la subjectivité» (Humboldt, 1998, S. 182).

entre le point de départ et le point d'arrivé. Il en découle le redoublement entre l'idée ou la notion de départ et l'idée ou la notion d'arrivé. Cette rupture se trouve à l'origine de la transformation de la conscience du locuteur. Celle-ci s'accomplit dans l'intervalle entre la non-matérialité de la parole interne de départ et la matérialité de la parole externe.

C'est ainsi que Vološinov réinterprète une des dichotomies fondamentales de la linguistique de Humboldt. La transformation ou la croissance idéologique de la conscience s'accomplit par l'effet de *feed-back*, entre la représentation de départ et la représentation d'arrivée. Il s'agit du changement sémantique de type «saltationniste», c'est-à-dire par bond ou par saut. La «forme prégnante» (*Abdruck*) de la linguistique de Humboldt, cet intermédiaire morphogène dit aussi «forme interne», se trouve remplacé chez Vološinov par le déterminisme du «signe idéologique». L'intériorisation de ce dernier suit un parcours analogue pour se situer à l'origine de l'«arrachement» ou du «détachement» (*losreissen*) et de l'«objectivation» des représentations. Ainsi, le déterminisme interne de nature ethnopsychologique cède la place au déterminisme externe de nature sociale. L'instance de la «forme interne» est remplacée par l'instance de la «langue de classe».

AUX ORIGINES DE L'IDEOLOGIE

Les notions d'«idéologème» et de «signe idéologique» sont fondamentales dans le projet «sociologique» du Cercle de Bakhtine. Le signe idéologique⁶ est défini comme fonction de «réfraction», ce phénomène est chargé d'un fort potentiel évaluatif (il est porteur de l'évaluation sociale). Il réalise «la perception par le nous» (*my-pereživanie*, «nous-perception») à la différence de la «perception par le moi» (*ja-pereživanie*, «moi-perception»). Le signe idéologique conditionne la perception en tant que «fait de conscience» ou «fait social» (Bakhtine (Vološinov) [1927] 1980). Le «signe idéologique» correspond à un vécu social, partagé ou collectif : ainsi, aucun vécu personnel, «non-dialogique» ou «monologique» n'est possible. Pour P. Medvedev, l'idéologème, l'évaluation sociale est une fusion du psychologique et du social (Bakhtine (Medvedev) 1928] 1993). Dans l'art, c'est une matérialisation dans les formes artistiques des valeurs d'un milieu social donné. Ainsi, le psychisme est social, et par conséquent idéologique.

La compréhension de l'«idéologie» par le Cercle de Bakhtine est loin d'être orthodoxe. Le sens marxiste du terme (l'idéologie comme une fausse conscience) est relativement tardif, il apparaît après le déclin de la psychologie empiriste et associationniste. Le terme d'«idéologie» signifie chez Vološinov l'«anthropologie». Par conséquent, si «toute signification est idéologique», c'est qu'elle est sociale ou anthropologique. L'«idéologie» est définie par Vološinov comme des stades successifs du développe-

⁶ Introduit dans : Bakhtine (Vološinov) [1929] 1977.

ment de la compréhension du monde et de l'attitude à son égard (Vološinov, 1930, s. 55).

Vološinov cite comme exemple d'un tel reflet de l'organisation socio-économique par la sémantique une guerre entre deux tribus ennemis. La tribu triomphante occupe le territoire des vaincus. Elle est alors une classe dominante dans ce groupe humain croisé. Mais ces deux tribus ont leurs noms sacrés ou totémiques, leurs divinités tribales. Les noms des vainqueurs signifieront alors «ce qui est bon», tandis que les noms des vaincus signifieront «ce qui est mauvais». La même opposition marquera les noms des couches sociales. Ainsi, le nom «Pélasgues», tribu jadis puissante mais vaincue par les Romains, commença à signifier chez ces derniers la «plèbe». De l'autre côté, le nom de la tribu caucasienne légendaire de «Kolkhv» acquit le sens «paysan» ou «esclave» depuis la domination des Kolkhvs par les Géorgiens.

Cette «idéologie» primitive ou anthropologique, constitutive de l'espèce, se trouve inscrite aux stades primitifs de la genèse psycho-linguistique. Cette définition large de l'idéologie conduit à son sens étymologique. Initialement la notion d'idéologie élaborée par A. Destutt de Tracy (1754-1836) et les «idéologues» de la fin du XVIIIe siècle est avant tout celle d'une «science des idées» (Destutt de Tracy, [1801] 1970). Il s'agissait de l'étude des combinaisons d'images qui, en s'associant, formaient, les différents concepts. Au départ l'idéologie est considérée comme conscience ou plutôt les deux ne sont pas distinguées.

Pour Destutt de Tracy, l'idéologie, science inventée par Condillac, «est une partie de la zoologie». Destutt affirme le lien de la pensée et de la sensation. La faculté de penser consiste à éprouver une foule d'impressions, de modifications. Ces divers états de la pensée sont définis comme idées ou perceptions, comme «des choses que nous sentons». «Penser – c'est toujours sentir quelque chose», et penser, «c'est sentir». «Penser ou sentir, c'est [...] la même chose qu'exister», car l'absence de sentiments signifie l'absence d'existence (Destutt de Tracy, [1801] 1970, p. 391). Il s'agit d'une définition sensualiste et ontologique de la pensée.

La «faculté de penser ou d'avoir des perception» renferme quatre facultés élémentaires : la sensibilité ; la mémoire ; le jugement et la volonté (*ib.*, p. 391). «La faculté de juger ou le jugement est encore une espèce de sensibilité ; car c'est la faculté de sentir des rapports entre nos perceptions» (*ib.*, p. 394). Ces rapports sont «des sensations internes du cerveau, comme les souvenirs». «La faculté de sentir des rapports est une conséquence presque nécessaire de celle de sentir des sensations». De cette faculté de sentir viennent toutes les connaissances. Savoir consiste 1) à percevoir des rapports entre nos perceptions et 2) porter un jugement sur ces rapports. Percevoir un rapport et porter un jugement, c'est la même chose. Pour pouvoir le faire, il faut avoir en même temps deux idées distinctes (*ib.*, p. 395).

Aucune des idées ou perceptions ne sont des idées simples. Elles sont toutes composées, c'est-à-dire formées par plusieurs de ces facultés élémentaires. Les idées composées se forment avec des éléments tels que sensations, souvenirs, jugements et désirs. Une sensation éprouvée pour la première fois, uniquement «sentie», est une idée absolument simple. Elle relève d'un seul acte intellectuel. Si nous on y joint le jugement, dès lors elle cesse d'être une idée simple pour devenir une idée composée. Celle-ci apparaît comme jonction de l'action de sentir et de l'action de juger (*ib.*, p. 399).

Tous les systèmes de signes, tous les langages conventionnels ont tous pour base commune les actions qui manifestent les pensées et en sont les «signes naturels». «Le langage d'action est donc le langage originaire ; il est composé de gestes, de cris, d'attouchements; il s'adresse à la vue, à l'ouïe , au tact» (*ib.*, p. 420). La propriété la plus importante des signes consiste à combiner les idées élémentaires, à en former des idées composées et à fixer ces composés dans la mémoire. Les «idées abstraites et généralisées» n'ont pas d'autre soutien dans l'esprit que le signe qui les représente. C'est que «nos perceptions purement intellectuelles sont très-légères, et par là même très-fugitives parce que les mouvements internes par lesquels elles s'opèrent ébranlent très-peu le système nerveux ; or, le signe en s'y joignant, les fait participer à l'énergie de la sensation dont il est la cause». Ce signe «constate et fixe le résultat d'opérations intellectuelles dont le sentiment disparaît», il devient une «formule sensible». Celle-ci est employée dans des combinaisons ultérieures, quoique le mode de sa formation reste oublié (*ib.*, p. 421).

On voit ainsi s'esquisser chez Tracy une corrélation entre la nature sensible de la pensée et l'objet de l'«idéologie». La mise en rapport des perceptions ou encore la production des «idées composées» implique l'acte de juger, définissable aussi comme acte de comparer ou d'évaluer. Dans ce modèle le «langage d'action» ou le «langage gestuel» fournit un substrat matériel nécessaire pour le maintien et l'affirmation des «perceptions purement intellectuelles», à savoir pour la production des «idées composées». Ce «substrat matériel» primitif transparait et reste opérant dans tous les signes du langage dans la mesure où ils sont fondés sur les «signes naturels» originaires. Ce «substrat matériel», lié à la couche primitive du langage gestuel, fournit un matériau sémiotique aussi bien aux «perceptions intellectuelles» qu'aux signes du langage dit «signes d'institution» (Condillac). On y retrouve ainsi tous les éléments qui fondent la conception de l'«idéologie» chez Vološinov et qui permettent de la considérer comme relevant de la tradition sensualiste pré-marxiste. Cette division entre les «idées simples» et les «idées composées» implique la dimension des valeurs dont il sera maintenant question.

DE LA VALEUR A L'ÉVALUATION

Remontant à l'origine du langage, la notion de valeur (évaluation) est fondamentale dans le projet de la «linguistique sociale» chez Vološinov. Elle touche aux couches primitives de la conscience langagière et sociale. L'évolution du langage se définit comme la croissance ou la transmutation des «valeurs» (des «accents sociaux») constitutives d'une langue donnée. Ainsi, les «significations» des noms tribaux et totémiques sont réévalués selon le statut social des tribus croisées. La stratification des significations s'accroît avec la stratification de la société et la formation des élites politiques. Pour Vološinov, «tous les termes sociaux» ainsi que «les termes des grades sociaux» sont «des anciens noms tribaux».

La notion d'évaluation se trouve assimilée à celle de «signe interne» et de «parole interne». Comprendre signifie attribuer une signification à un signe. Pour faciliter la compréhension, le signe doit être constant et contenir une attitude évaluative. Le langage externe est gouverné par la parole interne. Est interne tout signe externe doué de «valeur». La valeur est comprise comme le signe-porteur d'évaluation. En tant que «marque évaluative» le signe intègre la vision du monde (*krugozor*) collective, c'est-à-dire, le système des valeurs collectives. Ainsi, le passage du signe dans la parole interne constitue la condition nécessaire de la communication verbale.

Selon Vološinov, la conscience se développa parallèlement au développement linguistique et dans les échanges verbaux. La conscience est un «ruisseau des mots» dit «parole interne». Aucune «pensée» ne se passe de «parole interne». Pour être senties ou perçues les sensations purement physiologiques (faim, soif) doivent être exprimées à l'intérieur du sujet dans le matériau de la parole interne» (Vološinov, 1930, s. 60). Cette expression du vécu ou du perçu est dès le début conditionnée par le milieu social collectif où vit le sujet. La «perception» est aussi conditionnée par ce milieu. Tout «besoin naturel» pour qu'il devienne un désir humain vécu et perçu doit nécessairement traverser la réfraction idéologique ou sociale. L'expression la plus élémentaire s'accompagne d'une intonation et d'un geste précis. Par là, elle se trouve marquée de façon sociologique et historique par l'époque et par l'appartenance de classe du locuteur. Tout cela constitue la mise en forme historique et sociale de l'expression de ce besoin naturel (faim, soif). Ainsi, tout énoncé possède une «visée sociale» qui relève de son contexte socio-historique.

Les commentateurs anglo-saxons ont beaucoup insisté sur l'origine néo-kantienne de la notion de valeur dans le cercle de Bakhtine. La critique par Bakhtine, Medvedev, Vološinov du formalisme dans les études littéraires et en linguistique est faite au nom de la «valeur», définie comme «idéologème», «signe idéologique», «pont idéologique», «intonation», «mot bivocal». Or ce terme de valeur fait partie de la problématique soulevée par le néo-kantisme. Le terme même de *Urteil*, qui signifie aussi bien jugement que verdict explique l'articulation du projet «dynamique» de la critique dialogique et sociologique comme une synthèse des esthétiques kantienne

et marxiste. Ainsi, H. Rickert définit les critères qui permettent «la détermination d'une réalité possible» comme *Wert* (valeur) et *Geltung von Werten* (validité de valeurs) (Orth, 1997, p. IV). Ces termes de «valeur» et de «validité de valeurs» doivent saisir l'hétérologie ou hétérothèse de la «réalité culturelle». De même pour E. Cassirer «Humboldt et Kant affirment la priorité de la forme sur la matière ; cette priorité [...] est une priorité de la valeur»⁷.

On peut aussi y voir l'influence de Nietzsche, si importante pour le siècle d'argent russe. Pour Nietzsche, la notion de valeur est liée au mécanisme de la compréhension («comprendre, c'est évaluer») et à la dimension anthropologique («l'homme est l'animal estimateur par excellence»). Le thème des valeurs est intrinsèque à sa philosophie (le motif de la «transévaluation», «apprécier la valeur des valeurs», la valeur comme «vérité», la «table des valeurs» dans *Zarathoustra*). Cette notion trouve chez Nietzsche une application «philologique» : il y a recours dans le contexte de l'interprétation du texte. La notion de valeur accentue l'initiative créatrice ou le projet de l'interprète lui-même, en contribuant ainsi au thème de la «volonté de puissance». Le texte n'est pas subi par l'interprète dans la mesure où ce dernier ne reflète pas passivement les images et les significations. L'interprétation du texte est façonnée par l'interprète, c'est une production, une construction de formes. Configuration expressive, elle résulte d'une «certaine mise en forme» (cf. Granier, 1982, p. 63-65 ; Nietzsche, 1993). On lit dans la *Volonté de puissance* : «Le pouvoir créateur chez les êtres vivants, quel est-il ? C'est le fait que tout ce qui constitue pour chacun son «monde extérieur» représente une somme de jugements de valeur ; que vert, bleu, rouge, dur, tendre sont des jugements de valeur héréditaires et le signe de ces jugements» (Nietzsche, 1947, p. 218). Nietzsche utilise ici le même exemple que la psychologie expérimentale de son temps pour illustrer le concept d'«élément» commenté auparavant.

Enfin, il faut souligner l'influence des sciences économiques de l'époque sur l'articulation du concept de valeur en sciences humaines. Tel est le cas de Saussure, chez qui cette métaphore économique apparaît dans le chapitre 3 du *Cours*. On y trouve la comparaison saussurienne de «l'économie politique et l'histoire économique» avec la linguistique comme «les sciences travaillant sur des valeurs» : «C'est que là, comme en économie politique, on est en face de la notion de valeur ; dans les deux sciences, il s'agit d'un système d'équivalence entre des choses d'ordres différents : dans l'une un travail et un salaire, dans l'autre un signifié et un signifiant» (Saussure, [1916] 1969, p. 115-116) ainsi que les célèbres métaphores monétaires du *Cours*, celle d'«une pièce de cinq francs» et d'«un écu» (*ib.*, p. 159, 160, 164).

La notion de «valeur» détermine les *topoi* de l'économie et de la politique marxistes tels que la distinction entre deux types de valeur selon le

⁷ cité dans Hansen-Løve, 1972, p. 71.

type de production (valeur d'usage et valeur d'échange) ; la «valeur-travail», la «force de travail» en tant que créatrice de valeur, le caractère «fétiche» de la marchandise (Marx, 1969, p. 139-381).

G. Simmel, une des références de Vološinov, fonde sur cette notion de valeur sa *Philosophie de l'argent* publiée en 1900. Cet ouvrage participe aux discussions autour de la notion de valeur monétaire, le sujet qui faisait l'objet de débats intenses chez les politologues, les économistes et les sociologues. La publication posthume du livre 3 du *Capital* de Marx par Engels en 1894 a réanimé ces débats et a donné l'occasion d'aborder la fonction de la monnaie et du capital dans la société, préparant une transition vers la question de la valeur éthique. Simmel cherche à redéfinir l'acte social, «objet du sociologue», par le biais de l'argent perçu «comme modèle de base de 'l'interaction sociale' : l'acte social, l'interaction sociale» est l'échange⁸.

L'échange est «la concrétisation de l'interaction entre les hommes», il extériorise et matérialise les interactions humaines. Cette incorporation des interrelations humaines dans les objets s'effectue par le biais de la valeur, car elle rend possible l'échange des objets hétérogènes. La valeur apparaît comme moyen d'effacer l'hétérogénéité naturelle des choses. Dans la société «moderne» l'échange a fini par acquérir «une vie propre». Il en découle que «les égalisations des valeurs dans l'échange se font automatiquement, par simple calcul» (*ib.*, p. 197). L'échange efface et remplace les valeurs, où plutôt toutes les valeurs se trouvent réduites à la seule valeur d'échange : «L'échange n'a donc pas besoin d'être précédé d'un processus d'évaluation ; la valeur découle elle-même de l'acte d'échange» (*ib.*, p. 197).

Un tel rôle de la «valeur d'échange» fonde le projet d'une science relativiste où «les concepts centraux de vérité, de valeur, d'objectivité» s'imposent «comme des effets de l'échange» (*ib.*, p. 198). C'est tout naturellement que Simmel passe de la valeur économique aux valeurs éthiques. Au début des années 1890, Simmel avance une critique radicale des concepts éthiques fondamentaux. Le concept de l'argent repose sur sa compréhension de l'échange car «l'essence de l'argent s'est développée à partir de l'échange» (*ib.*, p. 198). La valeur qui résulte de l'échange est indifférente. La vitesse de l'échange neutralise les valeurs intrinsèques : l'argent crée «la nouvelle valeur». Ainsi, Simmel emprunte la position et la terminologie de Nietzsche. La valeur est relative dans le sens qu'elle élargit toujours la «distance psychique» entre les individus et les objets (*ib.*, p. 202-202).

Simmel est un penseur relativiste à même titre que Saussure. L'enjeu d'une «nouvelle valeur» de l'échange incarnée dans l'argent s'approche de la fonction des termes saussuriens de valeur et d'arbitraire. Le relativisme linguistique aboutit à la séparation de la forme et de la matière, à l'évacuation de la matière du champ d'analyse. Dans ce contexte l'anti-

⁸ Cf. *Simmel et les normes sociales*, 1996, p. 192-193.

saussurisme de Vološinov et son insistance sur les composantes perceptives du sens pourraient être interprétés comme une tentative de réintroduire le substrat matériel dans un objet linguistique. Cela signifie la suppression de la distance psychique entre l'individu et l'objet et la re-motivation du signe par le biais des valeurs. Une telle re-motivation viserait à rendre le signe «matériel» voire «idéologique», à lui restituer ses «valeurs». Il en résulterait la fusion du sujet et de l'objet et l'élimination du clivage «relativiste» entre les deux. L'enjeu consisterait alors à liquider la division du psychisme, celle qui a été valorisée à cette époque par le formalisme russe comme la source de l'effet esthétique (la fameuse loi de «défamiliarisation»). L'esthétique formaliste se fonde sur l'introduction du discontinu dans le psychisme, elle valorise l'aliénation psychique inhérente. En effet, le formalisme y voit un effet productif. La critique du formalisme linguistique par Vološinov (ainsi que la critique du formalisme «littéraire» par Medvedev) semble révéler alors ses enjeux. Il s'agit d'opposer au modèle formaliste et relativiste de l'«homme divisé» l'idéal de l'«homme intégral».

Indépendamment de la question de l'influence de Simmel sur Vološinov, c'est l'étude typologique de ces deux pensées qui s'avère intéressante. En effet, ils apparaissent tous les deux comme des figures emblématiques de penseurs de la fin du siècle. Parmi les dominantes de leurs pensées on peut mentionner les suivantes :

- *le relativisme*

Lié surtout à la question de «valeurs», le «panthéisme empirique» de Simmel pose la dualité de l'argent, symbole et marchandise, qui représente en soi la relativité économique des objets (*ib.*, p. 195-198) et vise à dissocier la valeur et la substance⁹. Le relativisme, ce leitmotiv du début du XX^e siècle, marque également la pensée de Vološinov, qui tantôt semble céder à la tentation relativiste (par exemple, sa distinction entre le «corps inerte» du signe et l'«accent social» qui l'anime) tantôt cherche à dépasser ses dangers en multipliant les déterminismes auxquels est soumis le psychisme.

- *l'économisme*

Chez Simmel, la recherche sur la «psychologie de l'argent» cède place à la recherche sur le «philosophie de l'argent» en passant par «la sociologie de l'argent» (*ib.*, p. 105-109). Ces métamorphoses de l'approche gardent néanmoins un «noyau économique» stable, en reflétant la mode de la pensée «économiste», celle qui reste fortement présente dans les développements de Vološinov.

⁹ Ainsi, «l'argent commence par exercer la fonction monétaire parce qu'il est une valeur ; par la suite, il devient une valeur parce qu'il exerce cette fonction» (cité par O. Rammstedt dans : *Simmel et les normes sociales*, 1996, p. 199).

- *le sociologisme*

Le projet de «psychologie sociale chez Simmel et Vološinov témoigne de l'interpénétration des concepts de «psychologie» et de «sociologie» qui est dans l'air du temps. Chez Simmel, la «psychologie sociale» apparaît comme discipline intermédiaire entre la psychologie et la sociologie, capable d'embrasser la totalité des phénomènes sociaux. Le terme *sozial* est à la mode, il se trouve ajouté à toutes les disciplines constituées : ainsi, on voit foisonner dans l'Allemagne de l'époque des concepts croisés tels que *Sozialökonomie, Sozialphilosophie, Sozialgeschichte, Sozialpolitik* (Simmel, 1981, p. 54). Le projet de Vološinov ne fait que suivre cette tendance commune des sciences humaines de l'époque.

- *le dialogisme*

Le but de la sociologie de Simmel consiste à étudier la «fonction de socialisation», à savoir l'«interaction» humaine appréhendée avant tout comme une «forme». Toute «forme sociale» relève d'une interaction qui se manifeste par le biais des formes (*Simmel et les normes sociales*, 1996, p. 200). Il s'agit de concevoir les fondements du dialogisme et la typologie des formes dialogiques. C'est dans cette perspective de l'«échange en tant que valeur primordiale» que se croisent les approches de Simmel et de Vološinov.

- *le morphologisme*

Aussi bien le projet de «sociologie formale» de Simmel que celui de «linguistique sociale» de Vološinov se fondent sur l'idée d'interaction entre la forme et le matériau. Pour Simmel la forme est une «représentation symbolique ou matérialisable dans les institutions». En tant que «formation du devenir», elle constitue la condition de l'histoire et de l'historicité. Toute forme est conceptuelle car tout concept impose une forme à «l'ensemble de l'être», au flux organique du devenir (Simmel, 1981, p. 36). La forme est une information héréditaire : c'est pourquoi, dans la *Philosophie de l'argent*, Simmel en parle en termes biologiques ou organiques : «Avec la réification [...] de l'esprit on obtient la forme qui permet une conservation et une accumulation du travail de la conscience ; la forme est parmi les catégories historiques de l'humanité la plus importante et la plus riche en conséquences. Elle transforme en fait historique ce qui est tellement problématique en biologie, à savoir la transmission d'un acquis [...]»¹⁰. Le «formalisme organique» de Simmel et de Vološinov – de même que la «forme vécue» des auteurs allemands opposée par P. Medvedev au «formalisme stérile» de l'OPOIAZ – se situent ainsi dans la continuation de la tradition morphologique allemande.

¹⁰ Cité par J. Freund dans : Simmel, 1981, p. 36.

CONCLUSION

Le signe idéologique est défini par Vološinov comme résultat du mélange d'une perception et d'une idée. Cette définition s'insère dans la pensée de l'«intégration psycho-sémiotique», traditionnelle depuis Condillac. Cette optique génétique implique le caractère «idéologique» de la perception. En effet, les «valeurs» qui assurent la compréhension sont intégrées dans les significations à titre de résidus perceptifs. Les valeurs participent nécessairement du mot dans la mesure où ce dernier apparaît comme «un achèvement du concept» (Humboldt).

Les «accents sociaux», les «évaluations sociales» étant liés à la genèse des notions, la dimension sémantique des langues naturelles est atteinte ou pénétrée par la composante idéologique. A cet égard, il y a une incohérence chez Vološinov qui reste à mi-chemin entre la vision génétique et la vision fonctionnelle du langage. D'un côté, il semble définir les «accents sociaux» comme des éléments dynamiques qui viennent investir ou infléchir le corps inerte du signe langagier neutre (une perspective fonctionnelle). D'un autre côté, la perspective générique chez Vološinov (le développement parallèle de la conscience et du langage) suggère que les «accents sociaux», les «idéologèmes» sont des éléments intrinsèques du système langagier, dont la croissance est parallèle à celle des concepts.

L'idéologème ou le signe idéologique sont des modifications conceptuelles de la notion de «forme interne».

Le rôle des «valeurs» dans l'achèvement des concepts posé par Vološinov le place dans la tradition morphologique allemande où la morphogenèse est pensée comme réalisation du principe de «forme interne» (croissance libre ou organique de l'intérieur de l'organisme) opposé au principe de «forme externe» (croissance gouvernée de l'extérieur par l'application à l'organisme d'une forme étrangère ou mécanique).

Du «signe idéologique» au dialogue en tant que «forme naturelle» ou organique du langage.

L'examen précédent du concept de «signe idéologique» chez Vološinov permet de expliciter certaines implications de la notion de «dialogisme», fondamentale dans le programme du Cercle de Bakhtine.

L'interaction dialogique, selon Vološinov, révèle ses caractéristiques traditionnelles et donc intelligibles, à savoir : le dialogue comme «forme naturelle» de la vie du langage à la différence du monologue comme une forme artificielle ou non-organique. Ces développements continuent la ligne «anti-Lumière» des penseurs allemands dits «romantiques».

La valeur du dialogue consiste en outre dans son ancienneté. En effet, le dialogue se caractérise par l'émergence des éléments archaïques tels que gestes, intonation, inflexions de la voix, bref par la croissance du rôle des éléments «primitifs». Le dialogue s'approche alors du statut de la poésie dans l'idéologie et dans la poésie romantiques.

Ensuite, la valeur du dialogue est liée à son oralité. En effet, le dialogue en tant que parole orale ou encore vivante s'oppose d'un côté au

monologisme en tant que forme artificielle ou non-organique du langage et de l'autre à la parole écrite. Vološinov développe ainsi la tendance phonocentrique inaugurée en linguistique par la pensée romantique. Ce procédé continue la ligne «phonocentrique» de Herder qui s'oppose à la métaphore «optique» dans le modèle langagier des Lumières.

Enfin, le dialogue chez Vološinov s'oppose au monologue en tant que domaine des signes motivés à l'ensemble de signes non-motivés ou conventionnels. En d'autres termes, dans le langage le dialogue fait jouer des relations internes contre les relations externes. En effet, pour la tradition romantique allemande en linguistique la distinction entre l'oral et l'écrit correspond à celle entre les signes motivés et les signes conventionnels. La motivation des signes dans le dialogue s'accomplit par l'intermédiaire des sons articulés, elle relève de l'ouïe. Les sons articulés impliquent une relation interne ou motivé qui s'opposent à la relation externe ou arbitraire.

Le signe idéologique de Vološinov apporte une réponse à l'ancienne discussion en linguistique sur la localisation du sens – dans les signes ou dans les têtes des interlocuteurs ? Pour Vološinov, le sens n'est pas dans la langue, il se situe dans les consciences des interlocuteurs.

Vološinov fait sien le modèle de la communication d'origine romantique fondé sur l'idée de «forme interne» de la pensée où la compréhension est posée comme une non-compréhension partielle. Ces marges de la compréhension conditionnent la flexibilité de la conscience, une zone mobile de croissance des significations réalisée par l'intermédiaire du «signe idéologique».

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAKHTINE, M. (VOLOCHINOV, V.), [1929] 1977 : *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris : Minuit.
- , [1927] 1980 : *Le freudisme*, Lausanne : L'Âge d'Homme.
- BAXTIN, M. (MEDVEDEV, P.), [1928] 1993 : *Formal'nyj metod v literaturovedenii (Bakhtine pod maskoj 2)*, Moskva : Labirint. [La méthode formelle en histoire littéraire. Introduction critique à une poétique sociologique]
- BAXTIN M. [1927-1928] 1998 : *Tetralogija*, Moskva : Labirint. [Tétralogie]
- CONDILLAC E., [1749] 1973 : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Paris : éd. Porset.
- DESTUTT DE TRACY A., [1801] 1970 : *Eléments d'idéologie*, v. 1, *Idéologie proprement dite*, Paris : Vrin.
- GRANIER J., 1982 : *Nietzsche*, Paris : PUF.
- HANSEN-LØVE O., 1972 : La révolution copernicienne du langage dans l'œuvre de W. von Humboldt, Paris : Vrin.
- HUMBOLDT 1998 : *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, Paderborn, München, Wien, Zürich, Verlag Ferdinand Schöningh.
- MARX K., 1969 : *Le capital*, T. 1, Paris : PUF.
- NIETZSCHE F., 1947 : *La Volonté de puissance*, t. 1, Paris : NRF, Gallimard.
- , 1969 : *Le livre du philosophe*, Paris : Aubier-Flammarion.
- , 1993 : *Œuvres*, Paris : Robert Lafont.
- ORTH E.W., 1997 : «Préface» dans : H. Rickert, *Science de la culture et science de la nature*, Paris : Gallimard.
- SAUSSURE F., [1916] 1969 : *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
- SIMMEL G., 1981 : *Sociologie et épistémologie (Introduction de Julien Freund)*, Paris : PUF.
- , 2004 : *La forme de l'histoire et autres essais*, Paris, Gallimard.
- , 2006 : *Le problème de la sociologie et autres textes*, Paris, Ed. du Sandre.
- SIMMEL ET LES NORMES SOCIALES (dir. J.M. Baldner et L. Gillard), 1996 : Paris : L'Harmattan.
- TIHANOV G., 2002 : «Vološinov, Ideology, and Language : The Birth of Marxist Sociology from the Spirit of Lebensphilosophie», in *Mikhail Bakhtin* (dir. M. Gardiner), v. 1, London : Sage, p. 323-340.

- TRABANT J., 1992 : *Humboldt ou le sens du langage*, Liège : P. Mardaga.
- VOLOŠINOV, V., 1930 : «Čto takoe jazyk ?», *Literaturnaja učeba*, Moskva, s. 48-66. [Qu'est-ce que le langage ?]



Georg Simmel (1858-1918)